



**Carl Seelig**  
Promenades avec  
Robert Walser

Traduit par Marion Graf

**ZOE**

PROMENADES AVEC ROBERT WALSER

*Domaine alémanique dirigé par Camille Luscher*

CARL SEELIG

# Promenades avec Robert Walser

*Nouvelle édition*

*Postface de Lukas Gloor, Reto Sorg et Peter Utz*

Traduction de Marion Graf

**ZOE**

*Les Éditions Zoé remercient la fondation Pro Scientia et Arte,  
la fondation Leenaards et Pro Helvetia, fondation suisse  
pour la culture, de leur soutien à la publication de ce livre.*

Les portraits de Robert Walser ont été pris par Carl Seelig  
au cours des promenades. Détails en p. 222.

Titre original: *Wanderungen mit Robert Walser*

© Carl-Seelig-Stiftung Zürich, 1977

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin.

Pour la présente traduction française :  
© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2021  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Notter + Vigne

Illustration : Robert Walser, photographié par Carl Seelig  
au cours de la promenade d'Herisau à Wil, le 23 avril 1939.

© Keystone/Robert Walser-Stiftung Bern

ISBN 978-2-88927-869-5

ISBN EPUB 978-2-88927-870-1

ISBN PDFWEB 978-2-88927-871-8

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien  
de la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

## Note éditoriale

La présente traduction se base sur la nouvelle édition des *Wanderungen mit Robert Walser*, publiée chez Suhrkamp en 2021. Dans ce volume, le texte des quarante-cinq promenades correspond exactement à celui de la première édition des *Wanderungen*, publiée en 1957 à Saint-Gall au Tschudy-Verlag. L'ouvrage connaîtra seize rééditions en Allemagne, au fil desquelles de nombreuses corrections ont été pratiquées. Le choix de revenir à la version de 1957, la seule que Seelig ait pu produire de son vivant, correspond à la volonté de restituer au texte allemand sa couleur linguistique originale et son effet de spontanéité ; ce sont notamment certaines tournures et façons de dire typiquement helvétiques qui ont été rétablies.

La nouvelle édition des *Wanderungen* revient au texte d'origine, jusqu'à ce geste troublant voulu par Carl Seelig, la signature manuscrite de Robert Walser reproduite à la dernière page. Par ailleurs, les éditeurs ont réuni de nombreux éléments qui enrichissent notre lecture : une postface inédite, des photographies originales, une chronologie, une bibliographie, un glossaire et un index. Ces annexes ont été adaptées

pour l'édition française. L'index a notamment été remplacé par des notes contextuelles. Les portraits photographiques sont répartis dans tout le volume au lieu d'être présentés en annexe. Pour une bibliographie exhaustive de la littérature secondaire, ainsi que pour un index complet, nous renvoyons à l'édition allemande.

\*

Unique et précieux témoignage des 23 années que passe Robert Walser à Herisau (1933-1956), les *Promenades avec Robert Walser* sont connues de nombreux lecteurs français grâce à la traduction de Bernard Kreiss. Lorsque ce petit livre paraît en 1989 chez Rivages, la découverte de Walser prenait son essor en France. Repris en collection de poche en 1992, le livre est épuisé depuis plusieurs années. À l'occasion de la réédition des *Promenades* en allemand, la nécessité d'une nouvelle traduction s'imposait.

Si, dans la version de référence, les *Promenades* ont retrouvé leur coloris nettement alémanique, un tel décalage par rapport à la langue standard est sans équivalent en français. La traduction a donc choisi de recourir à des tournures orales et à certains usages du français de Suisse (par exemple le fameux *septante* pour soixante-dix, ou l'emploi du mot *gymnase* pour désigner le lycée, ou d'une expression comme « avoir meilleur temps de... »), autant de moyens de suggérer l'effet produit par la diglossie sous-jacente aux *Promenades*, notamment dans le discours direct. Plus que la langue, ce sont donc surtout les détails factuels, la précision de la terminologie historique, géographique ou ethnographique, qui ancrent l'ouvrage dans un lieu et dans un temps immédiatement reconnaissables, non dépourvus d'exotisme : la Suisse orientale et sa toponymie, ses boucheries-auberges, sa cuisine, ses découpages

confessionnels, ses structures politiques et sociales, le contexte de la guerre et la vie militaire, les transports...

Aujourd'hui, nous portons sur les *Promenades* un regard bien mieux informé qu'il y a trente ans. D'une part, l'œuvre de Robert Walser est accessible en français dans sa diversité (si ce n'est, tant s'en faut, dans sa totalité) : romans, dramolets, proses et poèmes, les foisonnants « feuillets » des années 1920, la correspondance, et surtout, une partie des trésors du *Territoire du crayon* ont été traduits. Une bibliographie en rend compte dans la présente édition. D'autre part, les travaux de plusieurs générations de spécialistes nous donnent une image plus précise d'une carrière hors du commun, sur laquelle l'écrivain porte un regard rétrospectif dans les entretiens. Enfin, les intentions et les *a priori* littéraires de Carl Seelig, dont il est fait état dans la postface, apportent une profondeur nouvelle à notre lecture de ces pages : le témoignage sur Robert Walser se double d'une élaboration artistique, de la mise en scène d'un dialogue. Ce sont bien ces deux voix contrastées que la traduction veut donner à entendre : celle de Walser, impatiente, blessée, avec sa constante lucidité et ses formules fulgurantes, – et celle de Seelig, avec son goût de l'anecdote et des destins hors du commun, sa sensibilité de journaliste au grand cœur. Les *Promenades avec Robert Walser*, à travers les jeux d'ombre et de lumière, font miroiter à nos yeux un double portrait.

Marion Graf



Nos promenades



*Quelle misère est la nôtre, dans les engrenages du monde actuel,  
si nous ne consacrons pas notre existence individuelle à une  
vocation noble et singulière!*

Jacob Burckhardt



Le 26 juillet 1936

Nos relations avaient commencé par quelques lettres prosaïques; des questions, des réponses courtes, factuelles. Je savais que Robert Walser avait été hospitalisé à Berne comme malade mental dans la maison de santé cantonale de la Waldau au début de 1929, et qu'en juin 1933, il avait été transféré à Herisau, à la Maison de santé cantonale d'Appenzell Rhodes-Extérieures. J'avais envie de faire quelque chose pour la publication de ses œuvres et pour lui-même. De tous les écrivains suisses vivants, il m'apparaissait comme la personnalité la plus originale. Il accepta que je lui rende visite. C'est ainsi qu'en ce dimanche, je pris de bon matin le train de Zurich à Saint-Gall; je flânai à travers la ville et, dans l'abbatiale, j'entendis un sermon sur la Parole des talents. À Herisau, les cloches sonnaient à mon arrivée. Je me fis annoncer au médecin-chef de l'institution, le D<sup>r</sup> Otto Hinrichsen, et j'obtins de sa part l'autorisation d'aller me promener avec Robert.

Le poète, âgé de cinquante-huit ans, apparut alors au bras d'un gardien, sortant d'un pavillon tout proche. Son apparence me frappa. Un visage enfantin tout rond, fendu comme par la foudre, les joues un peu rouges, les yeux bleus et une courte moustache dorée. Les tempes

déjà grisonnantes. Le col effrangé et la cravate nouée de travers ; les dents en mauvais état. Lorsque le D<sup>r</sup> Hinrichsen fit mine de lui boutonner le dernier bouton de sa veste, il se rebiffa : « Non, il doit rester ouvert ! » Il s'exprimait dans un dialecte bernois mélodieux, celui de ses jeunes années, passées à Bienne. Après avoir pris congé du médecin-chef assez abruptement, nous avons filé en direction de la gare d'Herisau, puis de Saint-Gall. La chaleur était estivale. En chemin, nous avons croisé de nombreux fidèles en route pour le culte, ils nous saluaient avec gentillesse. La sœur aînée de Robert, Lisa, m'avait prévenu que son frère était extrêmement méfiant. Que fallait-il faire ? Je restais silencieux. Il restait silencieux. Le silence fut la passerelle étroite sur laquelle nous nous sommes rejoints. La tête en feu, nous avons marché à travers la campagne, un pays de collines, de forêts et de prairies qui n'avaient rien de démoniaque. Robert s'arrêtait parfois pour allumer une Maryland, tenant un instant la cigarette sous son nez pour en humer l'arôme.

Déjeuner à Löchlibad. La glace commence à fondre devant un vin de Berneck rouge-sang, et une bière. Robert raconte qu'avant le début du siècle, il avait travaillé à Zurich au Crédit Suisse et à la Banque Cantonale. Mais seulement de mois en mois, afin de reprendre sa liberté pour écrire. Impossible de servir deux maîtres à la fois. C'est alors qu'il avait écrit son premier livre, *Les Rédactions de Fritz Kocher*, que les éditions Insel avaient publié en 1904 avec onze dessins de son frère Karl. Il n'avait jamais touché d'honoraires pour cet ouvrage qui, du fait qu'il ne s'écoulait pas en librairie, n'avait pas tardé à être soldé. Sa distance par rapport à la fébrilité des chapelles littéraires lui avait fait beaucoup de tort, financièrement parlant. Mais la lèche, qui se pratique en tout lieu, lui donnait tout bonnement la nausée. Un écrivain se voyait ainsi rabaisé au rang de cireur de bottes. Oui, il le sentait, son temps était passé. Mais cela le laissait



froid. Lorsqu'on approche de la soixantaine, il faut pouvoir envisager une autre existence. Ses livres, il les avait écrits comme un paysan sème et récolte, greffe, nourrit ses bêtes et épand le fumier. Par sens du devoir et pour gagner sa croûte. « C'était pour moi un travail comme un autre. »

La période la plus productive de sa vie d'écrivain avait coïncidé avec ses sept années berlinoises, puis avec les sept suivantes, passées à Bienne. Là, personne pour le houspiller, personne pour le contrôler. Tout pouvait mûrir en paix, comme les pommes sur le pommier. Sur le plan humain, les années qui avaient suivi la Première Guerre mondiale avaient été pour la plupart des écrivains des années honteuses. Leurs livres éructaient haine et venin. Or la littérature devait rayonner d'amour, elle devait être engageante et sympathique. La haine ne devait pas en devenir le moteur. La haine était un élément stérile. C'est à cette époque, au milieu de ces tristes orgies, que son déclin artistique avait commencé... On discernait les prix littéraires à de faux sauveurs ou au premier maître d'école venu. Bon, il n'avait rien pu faire pour s'y opposer. Mais jamais il ne s'aplatirait devant personne, jusqu'à sa mort. Et d'ailleurs, un régime de cliques et de copinage ne peut que travailler à sa propre perte.

Entre ces échanges, remarques admiratives à propos de *L'Idiot* de Dostoïevski, de *La Vie d'un vaurien* d'Eichendorff, et de la poésie virile et hardie de Gottfried Keller. Rilke, en revanche, avait sa place sur la table de nuit des vieilles filles. De Jeremias Gotthelf, c'étaient les deux volumes des histoires de *Uli* qui lui étaient les plus proches ; il y en avait bien d'autres qui étaient à son goût trop massivement ronchonneses et moralisantes.

Le 4 janvier 1937

En passant par Saint-Gall et Speicher, nous cheminons jusqu'à Trogen, que je connais bien pour y avoir fréquenté le lycée. Déjeuner au restaurant Schäfli. En l'honneur de mes ancêtres maternels, qui pendant des siècles ont possédé des vignes à Buchberg, dans la vallée du Rhin, je commande une bouteille de ce lourd Buchberger. En bruit de fond intempestif, la radio tonitruue; une comédie souabe. – L'après-midi, dans un mélancolique décor de neige, nous montons sur le Gäbris où, comme lieutenant des cadets, traînant le sabre énorme que m'avait prêté le médecin du village, je m'étais couvert de ridicule. Vent d'est par bourrasques coupantes. Robert sans pardessus. Dans le train du retour: son visage rayonne à présent d'une lumière spirituelle, comme une torche embrasée. Sillons profonds, douloureux, de la racine du nez jusqu'à la bouche charnue, d'un rouge étonnant. Sur le quai de la gare de Saint-Gall, de petits graviers étincellent. Les yeux de Robert sont remplis de larmes. Forte et hâtive poignée de main. Extraits de nos conversations:

Son séjour à Zurich avait duré de l'automne 1896 au printemps 1903, avec des interruptions; tantôt il avait occupé une chambre sur le Zürichberg, tantôt à la Spiegelgasse ou à la Schipfe, parfois aussi dans le quartier d'Aussersihl. – Sept ans aussi (de 1906 à 1913), son séjour à Berlin et sept ans encore, son second séjour à Bienne. Souvent déjà, il avait observé le retour périodique du chiffre 7 dans sa vie.

À Berlin-Charlottenburg, il avait occupé deux pièces avec son frère Karl, puis seul. Pour finir, l'éditeur Bruno Cassirer lui avait retiré son soutien financier. Une riche dame au grand cœur l'avait remplacé, et pris soin de Robert pendant deux ans. Après la mort de cette dame, en 1913, il était rentré au pays, sans le sou. Longtemps encore, il avait pensé à

la beauté silencieuse des forêts de la Marche. À Berne, où il avait vécu à partir de 1921, pendant huit ans environ, le cadre plus traditionnel avait été propice à sa production littéraire. En revanche, sa tendance à boire et le goût du confort avaient eu des conséquences néfastes. «À Berne, il m'arrivait d'être comme possédé. Je pourchassais les motifs poétiques comme le chasseur poursuit sa proie. Le plus fécond, c'étaient les déambulations dans les rues et les longues marches aux abords de la ville; de retour chez moi, je confiais au papier les idées moissonnées. N'importe quel bon travail, même le plus humble, a besoin d'inspiration artistique. Pour moi, c'est une certitude, les affaires des écrivains ne peuvent s'épanouir qu'en liberté. Mes meilleures heures de travail étaient le matin et la nuit. L'après-midi, jusque dans la soirée, avait sur moi un effet abrutissant. À l'époque, mon meilleur client était la *Prager Presse*, un quotidien financé par l'État tchèque et dont le directeur culturel, Otto Pick, prenait tout ce que je lui envoyais, même des poèmes que d'autres journaux me renvoyaient comme des boomerangs. Auparavant, j'avais aussi souvent servi le *Simpli-cissimus*. Il m'avait à plusieurs reprises retourné des contributions, leur reprochant leur manque d'humour. Mais celles qu'il gardait, il les payait bien. Au moins cinquante mark par prose, c'est-à-dire des petits pactoles pour ma poche.»

Moi: «Peut-être que le milieu de la maison de santé, avec ses pensionnaires, vous fournira un jour un sujet de roman original?» Robert: «J'en doute. Ce qui est sûr, c'est que je serai incapable de le développer tant que j'y résiderai moi-même. Le D<sup>r</sup> Hinrichsen a bien mis une chambre à ma disposition pour écrire. Mais j'y reste vissé sur ma chaise sans réussir à rien produire. Peut-être que si je vivais deux ou trois ans à l'extérieur de l'hospice, en liberté, alors peut-être, la grande percée se produirait.» Moi: «Combien vous faudrait-il, pour pouvoir mener une existence d'écrivain

indépendant? » Robert, après une brève réflexion : « À peu près 1 800 francs par an. — Pas plus? — Non, cela me suffirait. Il m'a souvent fallu me débrouiller avec moins, dans ma jeunesse ! On peut très bien vivre sans confort matériel. Mais je ne pourrais pas me soumettre à des contraintes, qu'elles viennent d'un journal ou d'un éditeur. Je ne voudrais pas faire de promesses que je serais incapable de tenir. Tout doit grandir en moi spontanément. »

Plus tard : « Si je pouvais tourner la manivelle en arrière, et revenir à ma trentième année, eh bien je n'écrirais plus au petit bonheur comme un hurluberlu romantique, fantasque et insouciant. Il ne faut pas nier la société. Il faut vivre dedans et lutter pour ou contre elle. C'est le défaut de mes romans. Ils sont trop biscornus et trop réflexifs, souvent trop relâchés dans leur composition. Je jouais ma propre musique, tout simplement, en me fichant des règles de l'art. En vue de la réédition, j'aurais bien raccourci *Les Enfants Tanner* de septante ou quatre-vingts pages ; aujourd'hui, je trouve qu'on n'a pas le droit de porter en public un jugement aussi intime sur ses propres frères et sœurs. » Moi : « Je viens de lire avec enthousiasme votre *Institut Benjamenta*. Où a-t-il été écrit, à propos? — À Berlin. Pour l'essentiel, il s'agit d'une fantaisie poétique. Un peu culotté, n'est-ce pas ? Parmi mes livres d'une certaine longueur, il est celui que je préfère. » Après une pause : « Souvent, un écrivain est d'autant plus grand qu'il peut presque se passer d'action, et qu'il se sert d'un cadre strictement régional. Je me méfie par principe des écrivains qui excellent à multiplier les péripiéties et qui ont besoin du monde entier pour créer leurs personnages. Les choses quotidiennes sont assez belles et assez riches pour qu'on puisse en faire jaillir des étincelles poétiques. »

Conversation à propos du dramaturge August von Kotzebue, dont Robert admire la grâce et l'aisance en

société. Il se rappelle que Kotzebue, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, a passé une année d'exil en Sibérie, et qu'il en a tiré deux volumes de mémoires. Sa mort elle-même avait eu quelque chose de dramatique – son assassinat par l'étudiant ultranationaliste Karl Ludwig Sand, un membre des *Burschenschaften*. Face à Schiller et Goethe, Kotzebue se dressait comme une pierre d'achoppement réactionnaire. Robert ne croit pas à la possibilité d'un progrès de la littérature suisse tant qu'elle restera coincée dans un cadre paysan. Elle doit s'ouvrir au monde et à des vues plus vastes, se défaire de son attirance bornée pour la rusticité au ras de la glèbe. Il fait l'éloge d'Uli Bräker, le pauvre homme du Toggenbourg, et de ses essais sur Shakespeare. Quels idéaux différents, plus grands que ceux des écrivains d'aujourd'hui, étaient encore ceux de Gottfried Keller, dont il cite d'un bout à l'autre le poème « Une belle légende circule ». Son *Henri le Vert* reste pour toutes les générations un livre digne d'être lu et aimé, merveilleusement formateur. « Tout récemment, une employée de la maison de santé a voulu m'obliger à lire *Witiko* de Stifter. Mais je lui ai fait comprendre que je ne voulais rien savoir d'un roman aussi long. Les *Études d'après nature* de Stifter me suffisent, ces observations d'une sensibilité incomparable, dans lesquelles il a placé les humains avec tant d'harmonie. Mais que dites-vous de Thomas Mann et de sa bedonnante trilogie de Joseph ? Comment peut-on seulement oser tirer pareillement en longueur un sujet biblique ? »

Au sujet des révolutions : « C'est absurde, de prétendre mettre en scène des insurrections à l'extérieur des villes. Qui ne possède pas les villes ne possède pas le cœur du peuple. Toutes les révolutions réussies sont parties des villes. Voilà pourquoi je considère comme certain que dans la Guerre civile espagnole, le gouvernement finira par remporter la victoire. »

«L'époque wilhelmienne a encouragé les artistes à se comporter en originaux et en excentriques. Oui, elle a carrement choyé l'extravagance. Mais les lois valent aussi pour les artistes. Ils ne doivent pas devenir des bouffons.»

Le 27 juin 1937

En car postal, nous sortons de la cuvette de brouillard de Saint-Gall pour atteindre Rehetobel. De là, à pied jusqu'à Heiden, puis au village de Thal, la commune d'origine de mes ancêtres maternels, qui repose comme dans un berceau de verdure. Après le déjeuner, nous montons à travers le vignoble du Buchberg jusqu'à l'auberge Zum steinernen Tisch, de laquelle on jouit d'une vue étendue sur le lac de Constance. Ensuite, sous un violent orage, nous franchissons le Rorschacherberg en passant par le hameau idyllique de Buchen pour rejoindre Rorschach. Retour en train.

«Savez-vous ce qui m'a perdu? Écoutez bien! Tous les gens bien intentionnés qui croient pouvoir me donner des ordres et me critiquer sont des adeptes fanatiques de Hermann Hesse. Ils ne me font pas confiance. Pour eux, tout est noir ou blanc: "Soit tu écris comme Hesse, soit tu es et tu resteras un raté." Voilà le jugement extrémiste qu'ils portent sur moi. Ils n'ont aucune confiance en mon travail. Et voilà pourquoi j'ai échoué dans cet asile. – L'auréole m'a toujours manqué. Or elle est la condition de la réussite en littérature. Une aura d'héroïsme, de résignation, etc., et déjà se dresse l'échelle du succès... Mais on porte sur moi un regard implacable, on me voit tel que je suis. Voilà pourquoi personne ne me prend tout à fait au sérieux.» Entre deux:

« Quand le journal sourit, l'humanité pleure. »

« La nature n'a pas à faire d'effort pour être importante : elle l'est. »

« Combien de prix Nobel seront oubliés depuis belle lurette, alors que Jeremias Gotthelf continuera d'exister, tout tranquillement. Aussi longtemps qu'il y aura un canton de Berne, il y aura aussi un Jeremias Gotthelf. »

« L'écrivain C. F. W. : il a l'air d'un cabotin. »

« Le bonheur n'est pas un bon sujet pour les poètes. Il se suffit à lui-même. Il se passe de commentaire. Il peut dormir roulé en boule, comme un hérisson. Au contraire du malheur, de la tragédie et de la comédie : ceux-là sont bourrés d'explosif. Il n'y a qu'à savoir allumer la mèche au bon moment. Alors ils fusent à travers le ciel et ils illuminent toute la région. »

Le 20 décembre 1937

Il neigeotte. Robert m'attend à la gare, sans pardessus, muni d'un parapluie tout saucissonné. Il n'a pas l'air d'avoir froid. Nous déambulons à travers Saint-Gall et entrons dans l'auberge Gilge, où nous sommes les seuls clients. Robert, plus tard, parlera longtemps encore de la majestueuse serveuse aux yeux bigles, qui lui a effleuré le dos : « On aurait dû rester là-bas ! » Quand je lui dis, pendant le déjeuner au Marktplatz, que la serveuse qui nous sert à présent est bien plus mignonne, qu'elle a vraiment de jolies jambes, il dit qu'il ne s'agit pas de ça. Qu'il considère la totalité d'une personne, surtout sa nature profonde.

Dans un magasin de confection, nous essayons des costumes pour Robert. Le patron le prend pour mon père. Le prêt-à-porter ne lui va pas, il a le dos trop rond. Lui aimerait